

Poèmes à Lénine

Maiakovsky

L'Avis funèbre

Source : « la Vie Ouvrière », vendredi 11 janvier 1929, p. 1.

Plus sombre que la nue au ciel,
Triste est l'avis officiel...
Non, non !
 Il n'en faut pas !
 Arrière !

Peut-on détruire le tonnerre ?
Éteindre ses feux fulgurants ?
L'appel de Lénine en nos rangs
S'élèvera toujours rebelle,
Nous sonnait la charge éternelle !

Est-ce que la foudre est muette.
Est-ce qu'on retient la tempête ?
La voix de Lénine retentit
En tourbillon dans nos partis !

L'ardeur du cœur ne peut pas être
mesurée par un thermomètre.
La Révolution en son cœur
Garde de Lénine l'ardeur !

Non, non !
 À bas
 L'avis funèbre !
Nous ne voulons pas de ténèbres.

1924

(Traduction de M. Mir)

Vladimir Ilitch Lénine (extrait)

Source : Révolution permanente.fr, 22 janvier 2018.

— Hier, à six heures cinquante minutes
est mort le camarade Lénine. —

Cette année a vu ce que ne verront pas cent.
Ce jour entrera dans la morne légende des siècles.

L'horreur fit sortir un râle du fer.
Sur les bolchéviks roula une vague de sanglots.
Terrible, ce poids !
On se tramait comme une masse au-dehors.
Savoir – comment et quand ? Que tout soit dit !

Dans les rues, dans les ruelles, comme un corbillard vogue
le Grand Théâtre.

La joie est un escargot rampant.
Le malheur, un coursier sauvage.
Ni soleil, ni éclat de glace,
tout, à travers le tamis des journaux,
est saupoudré d'une neige noire.

La nouvelle assaille l'ouvrier devant son tour.
Une balle dans l'esprit.
Et c'est comme si l'on avait renversé
un verre de larmes sur l'outil.
Et le moujik qui en a vu de toutes sortes,
qui a, plus d'une fois, regardé la mort dans les yeux,
se détourne des femmes, mais se trahit
par les traînées noires essuyées du poing.

Il y avait des hommes – du silex, ceux-là mêmes
se mordaient la lèvre, à la percer.
Les enfants étaient pris d'un sérieux de vieux,
et les vieux pleuraient comme des enfants.
Le vent pour toute la terre hurlait l'insomnie,
et ne pouvait, se levant, relevant, penser jusqu'au bout
que voilà, dans le gel d'une petite chambre de Moscou,
il y a le cercueil du père et du fils de la révolution.
La fin, la fin, la fin.
Il faut y croire !

Une vitre – et vous voyez en dessous...
C'est lui que l'on porte du Paveletzki¹
par la ville qu'il a prise aux patrons.

La rue – on dirait une plaie ouverte,

1 Le corps de Lénine a été transporté de Gorki à son domicile, à Moscou, et arriva à la gare Paveletzki.

tant elle fait mal, et tant elle gémit...
Ici chaque pierre connaît Lénine,
piétinée par les premières attaques d'octobre.

Ici tout ce que chaque drapeau a brodé,
a été entrepris et ordonné par lui.
Ici chaque tour a entendu Lénine,
et l'aurait suivi à travers feu et fumée.
Ici Lénine est connu de chaque ouvrier —
étalez les cœurs, comme des branches de sapin.²
Il menait au combat, annonçait les conquêtes,
et voilà le prolétaire maître de tout.

— Ici, chaque paysan a inscrit
dans son cœur le nom de Lénine
plus tendrement qu'aux calendes des saints.
Il ordonna d'appeler leurs, les terres
dont rêvent au tombeau les grands-pères morts sous le knout.

Et les Communards – ceux de la Place Rouge —
semblaient murmurer :
« Toi, que nous aimons !
Vis, et nous n'avons besoin d'un destin plus beau —
cent fois nous irons à l'attaque prêts à mourir ! »
Si à présent sonnaient les mots d'un faiseur de miracles :
« Pour qu'il se lève – mourez ! » —
l'écluse des rues s'ouvrirait largement,
et les hommes se jetteraient dans la mort en chantant.

Mais il n'y a pas de miracles,
inutile de rêver.
Il y a Lénine,
le cercueil,
les épaules qui se voûtent.
C'était un homme,
jusqu'à la fin humaine —
supporte ce supplice de la peine des hommes

Jamais un fret plus précieux n'a été porté par nos océans,
que ce cercueil rouge voguant vers la Maison des Unions³,
sur le dos des sanglots et des marches.
Encore montaient la garde d'honneur
les hommes sévères de la trempe de Lénine,
que la foule déjà attendait, imprimée
sur toute la longueur des Tverskaïa⁴ et Dimitrovka.⁵

En l'an dix-sept, soi-même sa fille dans la file
pour le pain l'aurait-on envoyée – on mangera demain !

Mais dans cette glaciale et terrible queue,

2 On étale des branches de sapin en dessous des fenêtres des malades et des morts.

3 Maison des Unions des Syndicats (autrefois « Réunion des Nobles », où se trouve une immense salle entourée de colonnes blanches. C'est là qu'était exposé le corps de Lénine.

4 Tverskaïa et une des rues principales de Moscou.

5 Dimitrovka rue au coin de laquelle se trouve la Maison des Unions.

tous s'alignaient avec enfants et malades.
Les villages se rangeaient à côté des villes.
La douleur tintait, enfantine ou virile.
La terre du travail défilait en revue,
bilan vivant de la vie de Lénine.

Le soleil jaune, louchant tendrement,
se lève, et jette les rayons à ses pieds.
Comme traqués, pleurant l'espoir,
penchés de douleur défilent les Chinois.
Les nuits venaient sur le dos des jours,
confondant les heures, mélangeant les dates.
Comme si ce n'étaient ni les nuits, ni les étoiles au-dessus,
mais pleurant sur Lénine les noirs des États-Unis.
Un froid jamais vu cuisait les semelles,
mais les gens séjournaient dans une presse serrée.
On n'ose même pas battre des mains,
pour échapper au froid – ce n'est pas de mise.
Le froid attrape et traîne, tout comme s'il
voulait éprouver la trempe de l'amour.
Il rentre de force dans les foules.
Empêtré dans la presse,
pénètre le monde derrière les colonnes.⁶
Les marches grandissent⁷, deviennent des récifs.
Mais voilà que s'arrêtent le chant et le souffle,
et on n'ose faire un pas – sous le pied, c'est le gouffre,
c'est le bord tranchant d'un gouffre de quatre marches.
Tranchant l'esclavage de cent générations,
où l'on ne connaît que de l'or la sonnante raison.
Le bord du gouffre – le cercueil de Lénine,
sur tout l'horizon, la commune.
Que verra-t-on ?
Rien que son front,
et [Nadejda Konstantinovna](#),
dans une brume, derrière...

Peut-être des yeux sans larmes en verraient-ils plus.
Ce n'est pas de ces yeux que je regardais.
La soie des drapeaux flottants s'incline,
rendant les derniers honneurs :
« Adieu, camarade, tu l'as terminé,
ton chemin honnête et vaillant. »

L'horreur

Ferme les yeux, ne regarde pas,
comme si tu marchais sur un fil de soie.
Comme si un instant tu étais
seul à seul avec une immense et unique vérité.

Je suis heureux.
L'eau sonore de la marche
emporte mon corps sans poids.

6 Les colonnes de la salle dans la Maison des Unions.

7 Pour pénétrer au centre de la salle, il faut descendre quatre marches.

Je sais, désormais pour toujours
vivra en moi cet instant.
Heureux d'être une parcelle de cette force
qui a en commun même les larmes des yeux.

Plus forte, plus pure, ne peut être la communion
dans l'immense sentiment nommé classe !

Et la mort d'Ilitch elle-même
devint un grand organisateur-Communiste.
Déjà au-dessus des troncs d'une forêt monstrueuse,
des millions de mains tenant sa hampe,
la Place Rouge —
drapeau rouge, monte,
s'arrachant d'une terrible saccade.
De ce drapeau, de chacun de ses plis,
vient, à nouveau vivant, l'appel de Lénine :

— En rangs, prolétaires, pour le dernier corps à corps !
Esclaves, redressez vos genoux pliés !
Armée des prolétaires, dans l'ordre, avance !
Vive la révolution, joyeuse et rapide !
Ceci est la seule et unique grande guerre,
de toutes celles que l'histoire ait connues.

Comment parler de Lénine (extrait)

Source : « Commune », n°5-6, janvier 1934, pp. 515-518.

Temps, je commencerai l'histoire de Lénine.
Mais ce n'est pourtant pas que l'on ne souffre plus.
Il est temps, aujourd'hui que la douleur coupante
est devenue un mal et conscient et clair.
Temps, refais tempêter les phrases de Lénine.

Est-ce à nous de nous fondre en des flaques de larmes
quand Lénine est toujours plus qu'un autre vivant ?
Notre savoir, ce sont notre force et nos armes.

Les gens ? Des barques hors de l'eau.
Un tas de petites coquilles
avant qu'ils aient vécu leur lot
se collent partout à leurs quilles.

Et puis, ayant franchi la rageuse bourrasque,

on s'assied plus près du soleil
pour nettoyer la barbe verte de ses algues
et la gelée orange des méduses.

Moi, je me nettoie au clair de Lénine
pour sillonner plus loin la révolution.
Je redoute ces vers devant moi par centaines
comme un petit garçon devant la fausseté.

Si sur sa tête ils font une auréole,
j'ai peur qu'ils ne dérobent
l'authentique, l'humain, le sage,
l'immense front léninien.

Je crains les processions, les mausolées,
l'admiration, ses statuts, ses règles,
qu'ils n'aillent noyer sous l'onction douce
Lénine et sa simplicité.

Je tremble pour lui comme pour ma prunelle :
gare au mensonge, à l'idéal des confiseurs !
Le cœur vote et le devoir dicte : j'écrirai.

Tout Moscou : le bruit ébranle le sol glacé.
Aux braseros, les mal dégelés de la nuit.
Qu'a-t-il fait ? Qui est-il et d'où vient-il ?
Pourquoi pour lui tous ces honneurs !

De ma mémoire, un mot sort après l'autre.
A pas un seul, je ne dis : mets-toi là !
La misère, ici-bas, de l'atelier des mots !
Où pêcher celui qui convient le mieux ?
Nous avons sept jours,
nous avons douze heures.
On ne survit pas au-delà de soi.

La mort ne sait pas faire des excuses.
Ça va déjà mal avec la pendule,
nous trouvons mesquin le calendrier :
nous disons l'époque,
et nous disons l'ère.

Nous dormons la nuit,
le jour agissons.
Il nous plaît de boire de l'eau,
si c'est notre eau dans notre verre.

Et qu'un pour tous se rende
maître du flux des faits,
nous l'appelons prophète,
nous l'appelons génie.

Nous sommes sans prétention,
faut nous siffler pour qu'on s'amène.
Du moment qu'on plaît à sa femme,

on se trouve déjà content.

Et s'il se produit, l'âme au corps liée,
quelqu'un qui n'est pas sur notre modèle,
nous nous en tirons : « Il a l'air royal ! »
Nous nous étonnons : « C'est un don de Dieu ! »
C'est ainsi qu'on dit, ni malin ni bête.
Des mots en l'air qui se dissipent, des fumées.

Que peut-on tirer de telles noix creuses ?
Cela ne parle ni au cœur ni au toucher.
Comment mesurer Lénine à cette toise ?
Chacun, de ses yeux, ne l'a-t-il pas vue,
Cette « ère », entrant chez nous sans toucher au chambranle ?

Serait-il possible aussi de Lénine
de parler comme d'un « chef par la grâce de Dieu » ?
Et s'il eut été royal et divin,
tout à la fureur et sans retenue,
moi je me serais mis en travers des cortèges,
contre la foule et les admirateurs.
J'aurais trouvé les mots qui tonnent pour maudire.
Piétiné même, et piétinés mes cris,
j'aurais jeté vers le ciel les blasphèmes,
sur le Kremlin j'aurais lancé la bombe : A bas !

Mais [Dzerjinski](#) d'un pas ferme suit le cercueil.
Elle aurait pu quitter ses postes, la Tchéka⁸.
Des yeux par millions, et des miens, des deux miens,
les glaçons des pleurs tombent sur les joues.
Pour Dieu rien de nouveau dans de pareils honneurs.

Aujourd'hui, non ! la peine est vraie au cœur gelé :
nous enterrons le plus terrestre
de ceux qui vécurent sur terre.
Terrestre mais non comme ceux dont le regard
s'en va buter dans leur cuvette.

D'un coup voyant l'ensemble de la terre,
il embrassait ce que le temps recouvre.
Comme vous et moi, du pareil au même,
peut-être pourtant qu'au coin de ses yeux,
la pensée un peu plus plisse la peau,
et que ses lèvres sont plus dures et moqueuses.

Non de la dureté sur son char du satrape
qui t'écrase d'un simple mouvement des rênes.
Humain, caressant pour un camarade,
pour l'ennemi la dureté du fer.

Il avait, comme nous en avons, des faiblesses,
avait guéri sans se coucher, des maladies.

8 Tché-ka : (*Chrezvychainaïa Kommissiia*), Commission extraordinaire pour la répression de la contre-révolution et du sabotage, constituée par décret du Conseil des commissaires du peuple le 7 (20) décembre 1917 avec à sa tête Félix Dzerjinsky.

Ainsi moi le billard, cela m'exerce l'œil.
Lui, c'étaient les échecs, jeu profitable aux chefs.
Et des échecs passant à l'ennemi réel,
remplaçant par des gens les pions d'hier,
il a mis la dictature ouvrière
au-dessus des prisons des tours du capital.

(Traduit par Elsa Triolet et Aragon)

Comment parler de Lénine (autre extrait)

Source : L'Émancipateur, 18 janvier 1951, p. 4.

Stupide d'allégresse
J'aurais donné
toute ma vie
Pour que seulement
il respirât
Et je n'aurais pas été le seul.

Qui donc
aujourd'hui
aurait pleuré
ma pauvre mort

Dans le deuil
de cette mort
si grande ?

On porte des étendards
et la Russie
semble
être redevenue
pays nomade :
Et la Salle des Colonnes
frémit
sous le pas de ceux qui la traversent.

Le télégraphe
est sans voix
à force de paroles de deuil.

Des larmes de neige
tombent
Des paupières rougies
des drapeaux.
Qu'a-t-il fait ?

Qui est-il ?
D'où est-il venu ?
Cet homme, de tous
le plus humain.

Le Parti,
ce sont
les épaules de millions d'hommes
les unes contre les autres.
Le Parti
c'est l'épine dorsale de la classe ouvrière,
Le Parti
c'est l'immortalité
de notre cause.
Le cerveau de la classe.
La cause de la classe,
La force de la classe,
La gloire de la classe.
Voilà ce qu'est
le Parti.
Le Parti et Lénine
sont frères jumeaux.

Conversation avec le camarade Lénine

Source : Claude Frioux, Maïakovsky par lui-même. Paris, éditions du Seuil, pp. 171-173.

Des affaires en masse, un tumulte d'événements
le jour s'efface, sombre insensiblement ;
nous sommes deux dans la pièce, moi et Lénine
une photographie sur le mur blanc.

La bouche ouverte pour un discours fervent,
la brosse des moustaches dressée.
Dans les plis du front pressé, humaine,
sous le front énorme une énorme pensée.

Sans doute devant lui les foules défilent,
forêt des drapeaux... herbe des bras...
Je me suis levé, allumé par la joie.
On voudrait marcher, saluer, rendre des comptes.

Camarade Lénine je vous fais un rapport
pas de service mais du fond de l'âme.
Camarade Lénine, ce travail d'enfer
sera fait et se fait déjà.

Nous éclairons, habillons les pauvres et les nus.
L'extraction de minerai et de charbon augmente...
Mais à côté bien sûr il y a encore
beaucoup de saleté et de bêtise.

On est fatigué de s'en défendre et de montrer les dents.
Beaucoup sans vous ont perdu la tête.
Toutes sortes de canailles foulent notre sol et l'entourent.

On ne saurait tous les compter ni les nommer :
un long ruban de gredins qui s'étire.
Des koulaks, des bureaucrates
lèche-bottes, sectaires, ivrognes.

Ils vont, bombant fièrement la poitrine,
hérissés de leviers responsables couverts d'insignes...

Bien sûr nous les materons tous
mais ce sera effroyablement difficile.
Camarade Lénine, dans les fabriques enfumées
dans les campagnes couvertes de neige et de blé
c'est votre cœur et votre nom, camarade, qui nous font
penser, respirer, lutter, vivre.

Des affaires en masse un tumulte d'événements
le jour s'efface sombre insensiblement ;
nous sommes deux dans la pièce, moi et Lénine
une photographie sur le mur blanc.

1929

(Traduit par Claude Frioux)